

## Investir la culture de guerre du premier conflit mondial ?

Le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie au fort de la Pompelle,  
13 au 17 septembre 1914

Situé dans la banlieue sud-est de Reims, en lisière de ce qui est aujourd'hui un gigantesque « parc industriel », le fort de la Pompelle est un des hauts lieux de la mémoire de la première guerre mondiale. Pris sans combat par les Allemands le 4 septembre 1914 à la faveur du reflux des armées françaises, l'ouvrage édifié entre 1880 et 1883 est reconquis de haute lutte quelques semaines plus tard, pour ne plus être perdu jusqu'à l'Armistice. Le souvenir que véhicule ce vestige de la « ligne Séré de Rivière » est donc avant tout lié à la résistance des alliés<sup>1</sup> face aux offensives allemandes, comme en atteste d'ailleurs la stèle érigée en son sein, sobre monument rehaussé d'une croix de guerre dédié « aux glorieux combattants du fort de la Pompelle et des secteurs de la défense de Reims ». Ici, le discours est donc globalement celui d'un certain « patriotisme défensif ».

Pourtant, pour que ce fort soit défendu par les Français et leurs alliés, *mirabile dictu*, il fallait le reconquérir. Non seulement cette dimension est complètement absente de la mémoire que véhicule aujourd'hui ce site mais, de surcroît, cette courte phase de combats — du 13 au 17 septembre 1914 — nous paraît être un moment particulièrement remarquable de l'histoire de la première guerre mondiale sur le front ouest. Parmi les éléments qui s'illustrèrent lors de ces journées d'automne 1914, on retrouve plusieurs unités en provenance d'Ille-et-Vilaine (10<sup>e</sup> corps d'armée), dont le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie (RI) de Saint-Malo (20<sup>e</sup> division, 40<sup>e</sup> brigade). Curieusement, à l'échelle de ce régiment, ces combats jouissent d'une notoriété bien moindre que les batailles de Charleroi, Guise ou Arras — pour ne parler que de 1914. D'ailleurs, l'historique officiel de l'unité paru en 1920 n'évoque qu'en un seul paragraphe le fort de la Pompelle, et ce sans détailler cette phase particulière de la campagne<sup>2</sup>. Or, un examen attentif des journées

---

1. Le fort de la Pompelle est également un haut lieu de la mémoire du corps expéditionnaire russe.  
2. *Historique du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie*, Saint-Servan, J. Haize, 1920, p. 3.

du 13 au 17 septembre 1914 conduit à voir cette attaque comme le moment déterminant où le 47<sup>e</sup> RI bascule « véritablement » dans la Grande Guerre.

### Préludes à la Pompelle

Avant d'examiner en quoi ces quelques jours où le 47<sup>e</sup> RI part à l'assaut du fort de la Pompelle sont si importants dans l'histoire de cette unité pendant la première guerre mondiale, il convient de revenir succinctement sur le mois d'août 1914. Cela pour déterminer dans quel état le régiment se trouve à la veille du 13 septembre.

#### *De Saint-Malo à la Belgique*

Le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Saint-Malo quitte la cité corsaire en train, dans la nuit du jeudi 6 au vendredi 7 août 1914<sup>3</sup>. Arrivée à Vouziers dans les Ardennes — ville qui, hasard de la petite histoire, sera adoptée pendant le conflit par Rennes<sup>4</sup> —, l'unité gagne la frontière belge qu'elle franchit dans la journée du 16 août 1914<sup>5</sup>. C'est la phase dite de concentration des troupes, application du plan XVII, échafaudé par deux proches collaborateurs de Joffre, les généraux Berthelot et de Castelnaud<sup>6</sup>.

Si, du point de vue stratégique, le mouvement vers la frontière s'opère sans difficulté particulière, tel n'est pas nécessairement le cas lorsque l'on considère le sort de la troupe. En effet, à l'image de l'armée française de cette époque, le 47<sup>e</sup> RI est une unité qui se déplace essentiellement à pied. Les archives du 1<sup>er</sup> bureau de la 20<sup>e</sup> division d'infanterie (DI) sont à ce titre précieuses en ce qu'elles témoignent de la très faible mécanisation du 10<sup>e</sup> corps. Ainsi, l'ordre général d'opération pour la journée du 17 août 1914 ne prévoit d'essence que pour la section automobile de ravitaillement en viande fraîche ainsi que quelques éléments directement rattachés au général Defforges tels que le service du « Trésor et Postes »<sup>7</sup>. À cette époque, les convois hippomobiles assurent encore une part essentielle du transport d'une armée en campagne. Le fantassin du 47<sup>e</sup> RI est donc un soldat qui marche, ce qui signifie qu'il doit effectuer à pied le trajet qui sépare Vouziers

3. Service historique de la défense/Département de l'armée de terre (SHD/DAT), 26 N 636/6, *Journal des marches et opérations* (JMO) 47<sup>e</sup> RI, 7/8 août 1914.

4. Arch. mun. de Rennes, Délibération du conseil municipal du 24 janvier 1923, dénomination d'une rue de Vouziers.

5. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 16 août 1914.

6. Pour une genèse complète du plan XVII, se reporter à *Les armées françaises dans la Grande Guerre*, éd. par le ministère de la Guerre, état-major de l'Armée, service historique, Paris, Imprimerie nationale, 1936, t. 1, vol. 1, *L'avant-guerre, la bataille des frontières*, p. 44-92. On pourra également se référer à Jean-Jacques BECKER, *L'année 14*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 186-188 et Joseph JOFFRE, *Mémoires du maréchal Joffre, 1910-1917*, Paris, Plon, 1932, t. 1, p. 249-250.

7. SHD/DAT, 24 N 394, dossier 2 et en particulier pour l'exemple présent l'ordre général d'opération pour la journée du 17 août 1914.

de la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse où l'unité reçoit son baptême du feu. Le troisième bataillon, III/47<sup>e</sup> RI, parcourt ainsi 12 km le samedi 8 août, 5 le lendemain, puis 31 le lundi 10 août et 12 le mardi 11. Après trois jours de cantonnement à Villers-Cernay (Ardennes), le bataillon repart, avalant 21 km le samedi 15 août, puis 27 le lendemain, de nouveau 21 km le 17 août... La journée la plus éreintante est probablement celle du 19 août 1914, les hommes parcourant 37 km<sup>8</sup>. Certes, le 47<sup>e</sup> RI est un régiment d'active et non une unité de la réserve ou de la territoriale. Ces hommes sont donc sensément aguerris pour affronter de telles marches, surtout ceux des classes 1911, 1912 et 1913, mobilisés alors que sous les drapeaux. Mais, plus on s'éloigne de ces classes d'âge, plus la formation militaire reçue en caserne s'effiloche<sup>9</sup>, plus l'endurance laisse à désirer et plus dure est donc l'adaptation aux réalités de cette entrée en campagne. Or, en ce début du mois d'août 1914, le 47<sup>e</sup> RI compte dans ses rangs un certain nombre d'individus pour qui la conscription est déjà un souvenir assez lointain. En observant les dates de naissance des soldats du 47<sup>e</sup> RI tombés pendant la bataille de Charleroi, force est d'admettre que ceux nés aux alentours de 1882<sup>10</sup> sont probablement moins bien préparés à une telle épreuve que leurs cadets ayant vu le jour dix ans plus tard<sup>11</sup>. La condition physique toute relative des hommes devient d'autant plus problématique que ces marches sont effectuées sac au dos — et quel sac<sup>12</sup>! — sous une chaleur « tropicale<sup>13</sup> », terme d'autant plus savoureux lorsqu'on sait qu'il surgit sous la plume de Charles Lanrézac... natif de Pointe-à-Pitre<sup>14</sup>.

8. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 8-20 août 1914.

9. Roger LAOUENAN, *Les Bretons dans la Grande Guerre : le poilu des tranchées*, Spézet, Coop Breizh, 2008, p. 44.

10. Tel est par exemple le cas d'Auguste, Jean, Marie Desrées, né le 20 juin 1882 à Bonnemain (canton de Combourg), mort pour la France le 22 août 1914 à Falisolle; Bureau des archives des victimes des conflits contemporains (BAVCC)/Mémoire des hommes.

11. Tel est par exemple le cas d'Alexandre, Jean, Marie, Joseph Poilvet, né le 25 juillet 1892 à Landéhen; BAVCC/Mémoire des hommes.

12. Il s'agit du havresac de toile cirée que doit porter tout soldat : renforcé par un cadre en bois sur lequel vient s'arrimer tout un ensemble d'équipements, son poids oscille entre 25 et 30 kg, sauf par temps de pluie où, imbibé d'eau, il pèse encore plus sur les reins. Or, on sait que le 47<sup>e</sup> RI est souvent victime d'orages, notamment le 11 septembre 1914 où le JMO se fait l'écho d'une pluie « diluvienne ». On pourra toujours objecter que ce fardeau n'a rien d'exceptionnel pour l'époque, notamment pour les paysans habitués à plier sous le poids de charges encore plus lourdes; notons que la manière dont doit être réglementairement constitué le paquetage répartit mal les masses sur le dos, rendant en conséquence d'autant plus éprouvantes ces estivales randonnées, ce sans même évoquer le cas des citadins. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 11 septembre 1914; Odile ROYNETTE, « *Bon pour le service* », *l'expérience de la caserne en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2000, p. 237; *L'uniforme du fantassin français entre 1914 et 1916*, fiche objet du département des deux guerres mondiales du musée de l'Armée, février 2008 <www.invalides.org>.

13. Charles LANREZAC, *Le plan de campagne français et le premier mois de la guerre (2 août-3 septembre 1914)*, Paris, Payot, 1920, p. 89.

14. Henri ORTHOLAN, « Le général Lanrézac », *14/18 Le magazine de la Grande Guerre*, n° 26, juin-juillet 2005, p. 28-35.

Ce sont donc des hommes exténués qui se présentent le 21 août 1914, à la veille de leur baptême du feu. D'ailleurs, le premier mort de l'unité lors de cette campagne n'est aucunement victime d'une mitrailleuse ou d'un éclat d'obus mais bien d'un « coup de chaleur »<sup>15</sup>. Il s'agit de Félix Blandin, un jeune ajusteur<sup>16</sup> de Saint-Servan né en 1888 à Saint-Malo. Bien que citadin, et donc probablement moins habitué aux exercices physiques qu'un paysan, il appartient à une classe passée sous les drapeaux peu de temps avant la mobilisation générale. Il présente donc un profil qui paraît devoir le prédisposer à une meilleure adaptation au terrible régime que constituent ces marches. Il ne semble d'ailleurs souffrir d'aucun problème physique particulier puisque, mesurant 1,65 m et sachant nager, il est déclaré par le conseil de révision « bon pour le service », qu'il effectue au 47<sup>e</sup> RI entre le 6 octobre 1909 et le 4 octobre 1911, étant même promu soldat de première classe le 4 octobre 1910. Rappelé à l'activité à la suite de la mobilisation générale, il arrive au corps le 3 août 1914, mais décède cinq jours plus tard<sup>17</sup>. À ce titre, Félix Blandin paraît symboliser<sup>18</sup> à lui seul l'épreuve de force que constituent ces marches de concentration du début du mois d'août 1914.

### *Premiers combats*

Sans entrer dans les détails du moindre mouvement du 47<sup>e</sup> RI lors de la bataille de Charleroi<sup>19</sup>, on se limitera à décrire ces combats du point de vue du régiment malouin comme l'assaut sans soutien d'artillerie de troupes fauchées par des mitrailleuses ennemies camouflées dans des bois. Parvenu au seuil de sa vie, plus de cinquante ans après les faits, Julien Loret — alors

15. Cette pathologie est alors bien connue des militaires. Ses symptômes laissent imaginer les souffrances horribles des victimes. En effet, « le coup de chaleur se manifeste au départ par une abondante sueur sur le visage, des vertiges, des éblouissements, des bourdonnements d'oreille et une violente céphalée. Si le soldat ne se manifeste pas ou que personne ne s'aperçoit de son malaise, la situation peut empirer : la respiration s'accélère, le pouls devient vibrant et rapide. Puis le soldat est pris de nausées, son pouls se ralentit et il meurt par asphyxie alors que la température de son corps atteint 42 à 43° » (Odile ROYNETTE, « *Bon pour le service* »..., *op. cit.*, p. 308).

16. Le livre d'or de la paroisse de Saint-Servan le qualifie de « mécanicien ». Paroisse de Saint-Servan, *Livre d'or des morts pour la patrie*, Rennes, Imprimerie Oberthur, 1920, p. 56.

17. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine (désormais ADIV), 1 R 838, Recensement cantonal de 1908, arrondissement de Saint-Malo, et 1 R 2050, registre matricule, arrondissement de Saint-Malo ; BAVCC/Mémoire des hommes.

18. Félix Blandin n'est pas la seule victime d'un coup de chaleur. Le sergent Jean Violon, né en 1880 décède également à Sedan, le 10 août 1914. Notons que le dépouillement — en cours — des registres matricules des bureaux de recrutement du 47<sup>e</sup> RI permettra de retrouver et de quantifier le nombre des évacués de ces marches du mois d'août 1914. À titre d'exemple, ce militaire de carrière — classe 1913, engagé volontaire pour trois ans le 29 mars 1913 à la mairie de Saint-Malo — évacué pour un motif inconnu le 12 août 1914 sur le dépôt de Saint-Malo et de retour aux armées après la première la bataille de la Marne, le 9 septembre ; BAVCC/Mémoire des hommes et ADIV, 1 R 1240, n° 985.

19. Pour ce faire on renverra à Cdt LARCHER, « Le 10<sup>e</sup> corps à Charleroi du 20 au 24 août 1914 », *Revue militaire française*, juillet 1930-juin 1931.

à la 5<sup>e</sup> compagnie — se souvient d'un moment « terrible » : « la mitraille faisait rage, nos morts et nos blessés nous obligèrent à nous replier<sup>20</sup> ». Il est vrai que le bilan est aussi dramatique que difficile à établir. Des relevés effectués dans les nécropoles de l'Entre-Sambre-et-Meuse ont pu toutefois permettre de dresser une liste de 110 soldats du 47<sup>e</sup> RI titulaires de la mention « Mort pour la France » et répertoriés comme « tués à l'ennemi » ou « disparus au combat » lors de la bataille de Charleroi<sup>21</sup> (illustration 1). Or, au soir du 22 août 1914, l'unité, qui amorce son repli depuis la matinée<sup>22</sup>, est dans l'ignorance du sort exact de plus de 95 % d'entre eux puisque leur décès n'est officiellement prononcé qu'au début des années 1920<sup>23</sup>. Gageons que cette inconnue pèse sur le moral de combattants passablement épuisés par les marches de concentration du début du mois et un terrible baptême du feu. Ce d'autant plus qu'ils sont désormais dans l'obligation de battre en retraite

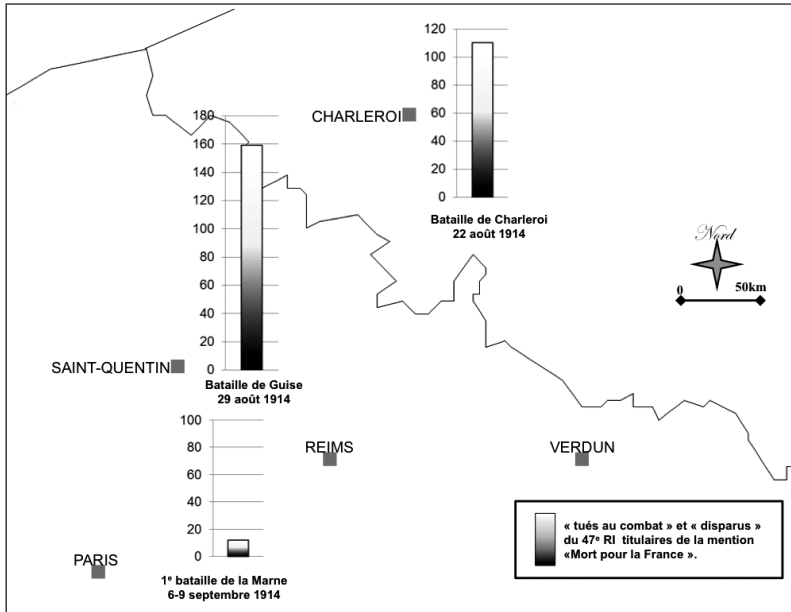


Illustration 1  
Les morts pour la France du 47<sup>e</sup> RI, 22 août au 9 septembre 1914

20. Arch. mun. de Saint-Malo, 21 S, Historique des années de guerre 1914-1918 vécues par Julien Loret dans les 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

21. Ce relevé a été effectué par le comité du souvenir de Leroux et son président Daniel Tilmant. Qu'ils en soient ici très chaleureusement remerciés.

22. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 22 août 1914.

23. BAVCC/Mémoire des hommes.

sous la pression allemande, ce qui implique de nouvelles marches aussi exténuantes que longues : 100 km du 24 au 28 août, effectués sous une chaleur accablante le jour, quand ce n'est pas sous la pluie, et un froid mordant la nuit, notamment au petit matin<sup>24</sup>.

Cette folle retraite n'est interrompue que quelques heures, le temps de la bataille de Guise, celle-ci étant souvent qualifiée de victoire, voire même de « chef-d'œuvre » porté au crédit du seul Charles Lanrezac<sup>25</sup>. À l'échelle du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie<sup>26</sup>, Guise se résume à un combat de rencontre entre deux colonnes rendues aveugles par un épais brouillard et se croisant fortuitement. Il en résulte un assaut aussi bref que meurtrier, les charges du 47<sup>e</sup> RI, toujours privé de soutien d'artillerie du fait des conditions climatiques<sup>27</sup>, étant fauchées par les balles ennemies. Ainsi cette attaque, parfaitement racontée par le journal de marche du régiment, qui semble tiré du récit d'une bataille napoléonienne :

L'assaut est donné à la baïonnette, en colonnes profondes, par toute la brigade, tambours battant, clairons sonnant. Mais l'ennemi a déjà occupé la lisière sud [d'Audigny] et y a disposé de nombreuses mitrailleuses. D'autres mitrailleuses, placées à droite, sur la voie ferrée, prennent de flanc la colonne d'attaque dont l'élan se trouve brisé<sup>28</sup>.

Le régiment est très sévèrement éprouvé. Le lieutenant-colonel Poncet Des Nouailles lui-même est légèrement blessé. Son adjoint, le capitaine Louis Canneva, est tué<sup>29</sup> tandis que d'autres officiers comme le lieutenant

24. Sans doute le froid est-il plus ressenti du fait de la fatigue extrême que réel. En effet, dans son édition datée du 29 août 1914, le journal *Le Temps* indique une température de 12° relevée le 28 août à deux heures du matin. Le bulletin météorologique pour cette journée du 29 août prévoit un temps « un peu frais » (*Le Temps*, 29 août 1914, n° 19411, p. 3; SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 24-28 août 1914 et 26N636-13, JMO II/47<sup>e</sup> RI, 26-28 août 1914; Edmond VALARCHÉ, *La bataille de Guise les 28, 29 et 30 août 1914 au 10<sup>e</sup> corps d'armée*, Paris, Berger-Levrault, 1929, p. 27-28).

25. Henri ORTHOLAN, « Le général Lanrezac », art. cité, p. 33 et Charles LANREZAC, *Le plan de campagne français...*, op. cit., p. 247 n'hésite pas à parler de « victoire de Guise ». Plus sévère mais peut-être plus réaliste, Pierre MIQUEL, *La bataille de la Marne*, Paris, Plon, 2003, p. 373 qualifie pour sa part la bataille de Guise « d'accident ». Pour John KEEGAN, *La première guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2003, p. 134-135, le succès de Guise est avant tout dû à Louis Franchet d'Espèrey, *Desperate Frankie* comme le surnomment les Britanniques. Selon lui, sa « spectaculaire intervention a arrêté net les Allemands ». Notons enfin que cette bataille que les Français dénomment « de Guise » est qualifiée par les Allemands « de Saint-Quentin ».

26. Pour une vision plus globale, on renverra à l'excellent Edmond VALARCHÉ, *La bataille de Guise...*, op. cit.

27. Le 47<sup>e</sup> RI disposait en effet de deux groupes de l'artillerie divisionnaire équipés de 75 prêts à intervenir; SHD/DAT, 26 N 507/4, JMO 40<sup>e</sup> brigade, 29 août 1914.

28. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 29 août 1914.

29. Louis, Victor, Marie, Canneva, capitaine, adjoint au chef du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie, né le 1<sup>er</sup> juillet 1871 à Saint-Malo, déclaré mort pour la France à Audigny le 29 août 1914 par jugement déclaratif du tribunal de Rennes prononcé le 4 mars 1918 (BAVCC/Mémoire des hommes). Il est immédiatement remplacé dans ses fonctions d'adjoint au chef de corps par le capitaine Georges Lieutard, « tué à l'ennemi » dix jours plus tard, lors de la bataille de la Marne.

Émile Dufresne du II/47<sup>e</sup> RI sont « laissés pour morts sur le champ de bataille »<sup>30</sup>. Le relevé des titulaires de la mention « Mort pour la France » suggère même un bilan plus lourd à Guise qu'à Charleroi : près de 160 « tués à l'ennemi » et « disparus au combat » contre 110 sept jours plus tôt<sup>31</sup>. Là encore, le sort de la majorité d'entre eux est incertain au soir du 29 août, l'essentiel de ces victimes faisant l'objet d'un jugement déclaratif de décès au début des années 1920<sup>32</sup>. Dans ces conditions, on comprend que la « victoire » de Guise n'influe nullement sur le « moral »<sup>33</sup> des combattants, celle-ci étant essentiellement « rétrospective »<sup>34</sup>. C'est d'ailleurs ce que révèle le carnet d'Émile Orain, de la 9<sup>e</sup> compagnie du 47<sup>e</sup> RI : extrêmement succinct, il ne mentionne que les mouvements « bruts » de l'unité. Or, on peut y lire que les batailles de Charleroi et de Guise sont toutes deux mentionnées au sein d'un même « mouvement de repli de l'armée française » qui ne s'interrompt qu'avec « l'offensive de la Marne »<sup>35</sup>.

### *Les miracles de la Marne*

Celle-ci n'intervient qu'au bout d'une nouvelle semaine d'abominables marches, l'étape la plus dure étant assurément celle du 1<sup>er</sup> septembre, aussi chaude que pénible puisque longue de 50 km<sup>36</sup>. Les hommes du 47<sup>e</sup> RI sont ainsi à la veille de la bataille de la Marne dans un état de fatigue nerveuse et physique extrême. Dans ces conditions, on comprend qu'elle soit qualifiée de « miracle »<sup>37</sup>, « miracle » du trou dans le dispositif stratégique allemand mais aussi « miracle » de pantalons alors plus très rouges qui, littéralement à bout de force, trouvent les ressources nécessaires pour reprendre l'offensive le 6 septembre 1914.

En termes opérationnels, les combats que livre le 47<sup>e</sup> RI entre les deux Morin, le Grand et le Petit, deux rivières coulant en pleine Champagne, ne diffèrent quasiment pas des batailles de Charleroi et Guise. Les témoignages

30. SHD/DAT, 26 N 636/13, JMO II/47<sup>e</sup> RI, 5 septembre 1914. Émile, Marie, Albert Dufresne, lieutenant d'active né le 6 janvier 1877 à La Terrière-aux-Étangs (Orne), recrutement d'Argentan, déclaré « Mort pour la France » à Audigny le 29 août 1914 par jugement déclaratif de décès du tribunal d'Argentan en date du 25 septembre 1919 ; BAVCC/Mémoire des hommes.

31. BAVCC/Mémoire des hommes.

32. *Ibid.*

33. Sur cette notion finalement peu signifiante de « moral », on renverra à André LOEZ, « Pour en finir avec le moral des combattants », in Jean-François MURACCIOLE, Frédéric ROUSSEAU (dir.), *Combats : hommage à Jules Maurin*, Paris, Michel Houdiard éditeur, 2010, p. 106-119.

34. « Guise proved a victory mostly in retrospect » ; Leonard SMITH, *Between Mutiny and Obedience: the Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p. 58.

35. Carnet de campagne 14-18 d'Émile Orain du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie, <www.chtimiste.com>.

36. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 1<sup>er</sup> septembre 1914.

37. Sur ce point nous reprenons l'analyse de Pierre MIQUEL, *La bataille de la Marne, op. cit.* Pour une vision globale de la bataille on renverra également à Henry CONTAMINE, *9 septembre 1914, la victoire de la Marne*, Paris, Gallimard, 1970.

de Louis Leseux et Marcel Brégé concordent en effet sur ce point et évoquent un « combat d'infanterie » puis d'artillerie<sup>38</sup> sans liaison apparente entre ces armes, chronologie qu'il faut sans doute relier aux conditions climatiques et en particulier à la disparition du brouillard<sup>39</sup>. Après une charge initiale au résultat mitigé<sup>40</sup>, les hommes se terrent dans des tranchées creusées cette fois-ci non plus par la troupe comme à Charleroi<sup>41</sup> mais par le génie<sup>42</sup>. C'est d'ailleurs là où la Marne diffère grandement de Charleroi et de Guise puisqu'à l'échelle du 47<sup>e</sup> RI la bataille ne dure plus quelques heures mais bien plusieurs jours. Les hommes commencent en effet à se « fortifier », prélude d'une première guerre mondiale où les Poilus vivent terrés. Pour la première fois depuis le début de campagne, le « 47 » conserve deux jours de suite ses positions (6 et 7 septembre)<sup>43</sup>. Bien abritées dans leurs tranchées, les troupes sont moins exposées, comme en témoigne le bilan bien moins lourd de ces deux jours de combat (six morts) en comparaison des journées des 22 et 29 août<sup>44</sup>.

Ce 7 septembre 1914 est d'autant plus marquant que ce jour est également celui où se dessine la fameuse brèche dans le dispositif allemand, espace qui offre à Maunoury la possibilité de prendre à revers les troupes allemandes<sup>45</sup> et dont on ne sait toujours pas si Joffre fut réellement averti ce soir-là<sup>46</sup>. Si le 47<sup>e</sup> RI ignore bien entendu ces données stratégiques, il apprend toutefois les succès des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées françaises ainsi que ceux du corps expéditionnaire britannique qui « a refoulé les forces ennemies qui battent en retraite<sup>47</sup> », nouvelles qui font suite aux « symptômes très nets de retraite [...]

38. Carnet de guerre de Louis Leseux, brancardier, musicien et téléphoniste de la compagnie hors rang du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie (<www.chtimiste.com>) et Julien PRIGENT, René RICHARD, « Un brancardier du 47<sup>e</sup> RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *Bulletin de liaison et d'information de l'association Bretagne 14-18*, n° 53, juin 2010, p. 10.

39. Dans sa relation des combats des marais de Saint-Gond, distant de seulement quelques kilomètres de l'endroit où combat le 47<sup>e</sup> RI, Charles Le Goffic insiste régulièrement sur le brouillard matinal. Charles LE GOFFIC, *La victoire de la Marne, les marais de Saint-Gond*, Paris, Plon, 1916.

40. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 6 septembre 1914.

41. Au lendemain des combats qui, le 22 août 1914, font rage autour de sa commune, l'abbé du Roux (aujourd'hui fusionné avec Fosses-la-ville), Jules Gilain, dresse une carte de la bataille et montre sans ambiguïté la présence de « tranchées » allemandes et françaises sur le théâtre d'opérations, ces dernières étant toutefois jugées par le curé « peu profondes ». Celles-ci sont d'ailleurs attestées par le JMO du 47<sup>e</sup> RI qui précise, le 22 août 1914 : « Vers une heure, l'attaque allemande se dessine sur les tranchées » (SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 22 août 1914). Ce plan nous a été transmis par M. Daniel Tilmant, président d'honneur du Comité du Souvenir de Le Roux que nous tenons à remercier encore une fois pour son aide aussi précieuse que généreuse.

42. SHD/DAT, 26 N 133/9, JMO Génie 10<sup>e</sup> CA, 7 septembre 1914.

43. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 6-7 septembre 1914.

44. Six soldats du 47<sup>e</sup> RI sont morts pour la France les 6 et 7 septembre 1914, répertoriés soit comme « tués à l'ennemi », soit « disparus au combat » (BAVCC/Mémoire des hommes, données au 22 août 2011).

45. Henry CONTAMINE, *9 septembre 1914...*, *op. cit.*

46. Pierre MIQUEL, *La bataille de la Marne...*, *op. cit.*, p. 229.

47. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 8 septembre 1914.



reconnus chez l'ennemi », à l'échelle du corps d'armée<sup>48</sup>. En toute logique, ordre est donc donné au 10<sup>e</sup> corps de continuer l'offensive<sup>49</sup>, ce qui se traduit pour le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie par des instructions commandant aux hommes de marcher vers le nord, dans la direction du Thoult<sup>50</sup>. Là encore, malgré la fatigue et le manque de ravitaillement, les hommes répondent présents et repartent à l'assaut. Après quelques âpres combats les 8 et 9 septembre — « une vive fusillade » et « une canonnade ininterrompue » selon le *Journal des marches et opérations* (JMO) du 47<sup>e</sup> RI<sup>51</sup> — le régiment parvient à franchir le Petit Morin. La bataille de la Marne remportée, la poursuite des Allemands est désormais lancée et le journal des marches du 47<sup>e</sup> RI peut clamer, triomphal, le 10 septembre 1914, que « l'ennemi est en pleine retraite<sup>52</sup>. »

### La Pompelle : une nouvelle violence de guerre ?

Pourtant, bien que désormais dans un rôle de poursuivant — position qu'on imagine volontiers plus confortable que celle de poursuivi — le 47<sup>e</sup> RI repart pour deux journées de marche tout aussi éprouvantes que celles du mois d'août 1914.

#### *Plus qu'une simple poursuite*

En effet, le 10 septembre 1914, dès 5 h 30 du matin, le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie reprend la route, non plus vers le nord mais vers l'est<sup>53</sup>, en direction de Reims. Quittant Bonnay tôt le matin, la troupe traverse le bois de Baye et gagne Bergères-les-Vertus en passant par Champaubert et Étoges<sup>54</sup>, soit 24 km. Le lendemain, 11 septembre 1914, les hommes parcourent une distance légèrement plus importante, 30 km, et arrivent à Épernay à 19 heures<sup>55</sup>. Là, marchant en libérateurs, ils sont accueillis par une population « enthousiaste<sup>56</sup> », ce qui n'empêche pas la « continuation de la poursuite<sup>57</sup> ». La Marne est franchie sur un pont réparé par le génie et protégé par une « réserve d'infanterie » soutenue de deux groupes d'artillerie<sup>58</sup>. Pour autant, ce concours n'empêche pas une nouvelle longue journée le 12 septembre : 44 km pour gagner les bords de la Vesle en franchissant la montagne de Reims et sa forêt<sup>59</sup> (illustration 2, page suivante). Toutes les archives à notre disposition laissent

48. SHD/DAT, 26 N 133/1, JMO 10<sup>e</sup> Corps, 7 septembre 1914.

49. SHD/DAT, 26 N 34/1, JMO V<sup>e</sup> Armée, 8 septembre 1914.

50. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 8 septembre 1914.

51. *Ibid.*, 9 septembre 1914.

52. *Ibid.*, 10 septembre 1914.

53. *Ibid.*, 10 septembre 1914.

54. *Ibid.*, 10 septembre 1914.

55. *Ibid.*, 11 septembre 1914.

56. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

57. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 12 septembre 1914.

58. SHD/DAT, 26 N 133/1, JMO 10<sup>e</sup> Corps, 12 septembre 1914.

59. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 12 septembre 1914.

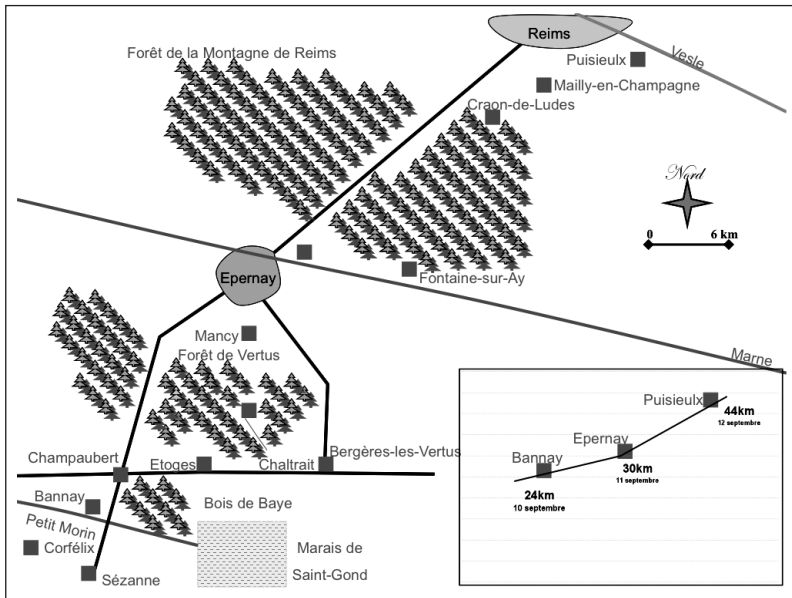


Illustration 2  
Itinéraire emprunté et distances parcourues par le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie,  
10 au 12 septembre 1914.

entendre que cette ascension est très pénible. Marcel Brégé évoque « une pluie presque continuelle et froide<sup>60</sup> » alors que Louis Leseux indique être « complètement traversé<sup>61</sup> » par l'eau et la boue, qu'on imagine abondante en cette forêt piétinée par des milliers de fantassins.

Si l'on sait que le rôle de poursuivant démultiplie l'énergie guerrière des combattants<sup>62</sup>, il ne faudrait pas pour autant négliger l'extrême pénibilité de ces trois journées pendant lesquelles le 47<sup>e</sup> RI évolue « en formation d'approche », c'est-à-dire selon une disposition « en losange pour chaque bataillon, à savoir 2 compagnies sur la route en colonne par quatre, 1 compagnie à droite et 1 compagnie à gauche de la route en ligne de section par 4<sup>63</sup> ». Il ne s'agit donc pas d'une « simple marche » mais d'une évolution bien précise en un dispositif d'autant plus laborieux que les hommes manœuvrent sous une pluie diluvienne<sup>64</sup>, donc dans des conditions extrêmement difficiles.

60. Julien PRIGENT, René RICHARD, « Un brancardier du 47<sup>e</sup> RI... », art. cité, p. 11.

61. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

62. John KEEGAN, *The Face of the Battle...*, *op. cit.*, p. 169.

63. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 10 septembre 1914.

64. Julien PRIGENT, René RICHARD, « Un brancardier du 47<sup>e</sup> RI... », art. cité, p. 11. Notons que ce qualificatif est également employé par le rédacteur du JMO du 47<sup>e</sup> RI (SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 11 septembre 1914).

En effet, outre les précipitations qui doivent rendre totalement impraticables les chemins forestiers martelés par des milliers de pas, les fantassins du 47<sup>e</sup> RI découvrent des paysages hallucinants. Le 10 septembre, le JMO du 47<sup>e</sup> RI relève que lorsque l'unité pénètre dans Étoges, vers 11 heures du matin, « toutes les maisons, même les plus modestes ont été abominablement saccagées<sup>65</sup> », ce qui n'empêche pas la troupe de continuer sa route mais doit tout de même avoir un impact psychologique certain, ce dont rendent compte les témoignages à notre disposition. Marcel Brégé, pourtant d'habitude assez réservé, laisse transparaître l'effroi qui le saisit lorsqu'il décrit une batterie détruite par l'AD 20, un « horrible spectacle à voir »<sup>66</sup> qui a dû être suffisamment traumatisant pour ceux qui l'ont contemplé puisque la plume de Louis Leseux s'y attarde également<sup>67</sup>. D'ailleurs, c'est toute cette poursuite qui est éprouvante pour des hommes qui, à tous moments, découvrent de nombreux blessés<sup>68</sup>, capturent des retardataires allemands cachés dans les vignes<sup>69</sup> ou encore « dispersent des cavaliers allemands dans la zone boisée de la montagne de Reims<sup>70</sup> ». Mais, ce qui semble le plus les marquer, c'est la mort, ce sont les cadavres. Marcel Brégé dit même que « par endroits », sur la route de Champaubert, les hommes marchent dans le sang<sup>71</sup>.

Le reflux des troupes françaises à Charleroi et Guise ne permet pas en effet aux hommes du 47<sup>e</sup> RI de mesurer les ravages des combats. D'ailleurs, nous l'avons vu, l'immense majorité des morts pour la France de l'unité lors de ces deux batailles le sont en application d'un jugement déclaratif de décès prononcé dans les années 1920<sup>72</sup>. En clair, cela signifie que les hommes ignorent la destinée réelle de leurs compagnons d'armes, même si ceux-ci paraissent devoir être conscients de l'importance des « pertes » subies lors de ces deux batailles. Ce n'est donc qu'à partir du 10 septembre 1914 que le 47<sup>e</sup> RI est réellement confronté à la mort de guerre dans ce qu'elle a de plus cru : la vision de cadavres, pour certains atrocement mutilés par les balles et/ou les obus. Certes, Guise et Charleroi sont des batailles très violentes. On ne peut douter un seul instant que les hommes aient vu à cette occasion des cadavres et/ou de très graves blessés. Cela est notamment le cas pour Louis Leseux et

65. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 10 septembre 1914.

66. Julien PRIGENT, René RICHARD, « Un brancardier du 47<sup>e</sup> RI... », art. cité, p. 11.

67. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

68. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 10 septembre 1914.

69. *Ibid.*, 11 septembre 1914.

70. *Ibid.*, 12 septembre 1914.

71. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.* On sait la vigueur avec laquelle Jean Norton Cru a dénoncé « la légende des flots de sangs », débusquant l'artifice littéraire coupable, selon lui, de travestir la « vérité » historique. Pour autant, compte tenu de la nature même du texte de Marcel Brégé, qui semble totalement dépourvu de la moindre prétention littéraire, il y a sans doute peu de probabilité pour que la situation décrite par l'auteur relève de « l'artifice littéraire ». Sur ce point on renverra à Jean NORTON CRU, *Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étincelles, 1929 et à Frédéric ROUSSEAU, *Le procès des témoins : l'affaire Norton Cru*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 261-262.

72. BAVCC/Mémoire des hommes.

Marcel Brégé dont les fonctions de brancardiers les prédisposent à devoir être confrontés aux conséquences corporelles de la violence de guerre. Toutefois, on remarque que si leurs carnets mentionnent des conditions particulièrement difficiles de combat à Charleroi et Guise, évoquant notamment de « nombreux blessés », ni Louis Leseux, ni Marcel Brégé, ne décrivent les combattants morts lors des journées des 22 et 29 août 1914<sup>73</sup>. D'ailleurs, pour Louis Leseux, tout se passe comme si la mort de guerre, avant la bataille de la Marne, avait été chose abstraite, devenue réelle seulement à partir du 9 septembre 1914 lorsque, investissant la rive nord du Petit Morin, le 47<sup>e</sup> RI se lance à la poursuite des Allemands en pleine retraite :

C'est en s'y rendant que nous passons devant les tranchées occupées la veille par les Allemands. Oh, quel spectacle ! Une rangée de 20 cadavres ennemis couchés les uns sur les autres. Oh, c'est horrible à voir, ces figures-là fauchées par nos 75 à leur sortie des tranchées. Mais le spectacle a été encore plus douloureux quand, de l'autre côté de ces tranchées, nous avons aperçu une douzaine de soldats français couchés eux aussi pour toujours, à 10 mètres de leurs ennemis. Ils tiennent encore dans leurs mains crispées leur fusil, la baïonnette au canon. J'ai regardé le régiment de l'un d'eux : c'était le 41<sup>e</sup> à Rennes. J'ai longtemps songé à sa famille, à ses amis. Hélas ! Et j'ai réfléchi<sup>74</sup>...

Bien qu'effectuées en tant que « poursuivants », les marches du 10 au 12 septembre 1914 n'en sont pas moins épuisantes pour le 47<sup>e</sup> RI, tant sur le plan physique — le ravitaillement est toujours aussi déficient<sup>75</sup> — que psychologique. L'extrait cité plus haut des carnets de Louis Leseux est ainsi particulièrement révélateur de « l'obscénité » de la mort de la guerre en ce qu'elle a visuellement de plus cru mais en ce qu'elle est aussi un mauvais présage<sup>76</sup>. Difficile en effet de ne pas penser que Louis Leseux ne discerne pas aussi l'éventualité de son propre trépas au travers de ce soldat du 41<sup>e</sup> RI...

### *L'assaut du fort de la Pompelle*

Et pourtant, au-delà de l'obscénité de la mort de guerre, les hommes continuent d'avancer, malgré une pluie « torrentielle » qui rend « fort pénibles » ces mouvements mais n'empêche nullement le 47<sup>e</sup> RI de rentrer à 18 heures dans Puisieux, village qui vient d'être évacué par les Allemands et où doit cantonner et rationner la 40<sup>e</sup> brigade<sup>77</sup>. Les instructions pour la journée du 13 septembre

73. Julien PRIGENT, René RICHARD, « Un brancardier du 47<sup>e</sup> RI... », art. cité, et Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

74. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

75. C'est en tout cas ce que suggèrent les témoignages à notre disposition, notamment celui de Louis Leseux qui laisse entendre de fortes consommations d'alcool à Ay, « pays du bon vin ».

76. Obscène vient du latin *obsceus* qui signifie de mauvais présage ; Stéphane AUDOUIN-ROUZEAU, « Violences extrêmes de combat et refus de voir », *Revue internationale des sciences sociales*, n° 174, décembre 2002, p. 543-549.

77. SHD/DAT, 26 N 301/1, JMO 20<sup>e</sup> DI, 12 septembre 1914 et SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 12 septembre 1914.

prescrivent d'ailleurs au 47<sup>e</sup> RI de continuer « la poursuite vers le nord-est<sup>78</sup> ». Apparemment, ce mouvement ne semble pas devoir poser de problèmes puisque l'itinéraire est même scrupuleusement consigné sur le JMO : après la Pompelle, « Nogent-l'Abesse, etc.<sup>79</sup> ». En exécution de ces ordres, le troisième bataillon commandé par le capitaine Daix initie le mouvement et franchit la Vesle, le 47<sup>e</sup> devant couvrir le 2<sup>e</sup> RI « de Granville ». Mais, « arrêté par des feux d'infanterie partant des tranchées allemandes creusées sur les pentes du fort de la Pompelle et sur la route de Cambrai à Châlons-sur-Marne, aux environs de l'auberge Alger », ce sans même mentionner l'artillerie également « très nourrie », il ne parvient à poursuivre sa route et à franchir le canal de l'Aisne à la Marne. Pire encore, sous l'effet d'un tir « un peu court » de l'artillerie française<sup>80</sup>, le 3<sup>e</sup> bataillon du 47<sup>e</sup> RI semble amorcer un léger repli, aussitôt enrayé dès que la trajectoire des pointeurs amis est corrigée<sup>81</sup>. Salulaire, ce réglage permet le passage des deux autres bataillons du 47<sup>e</sup> RI qui prennent position sur la rive sud du canal, sans pouvoir pour autant le franchir<sup>82</sup> (illustration 3).

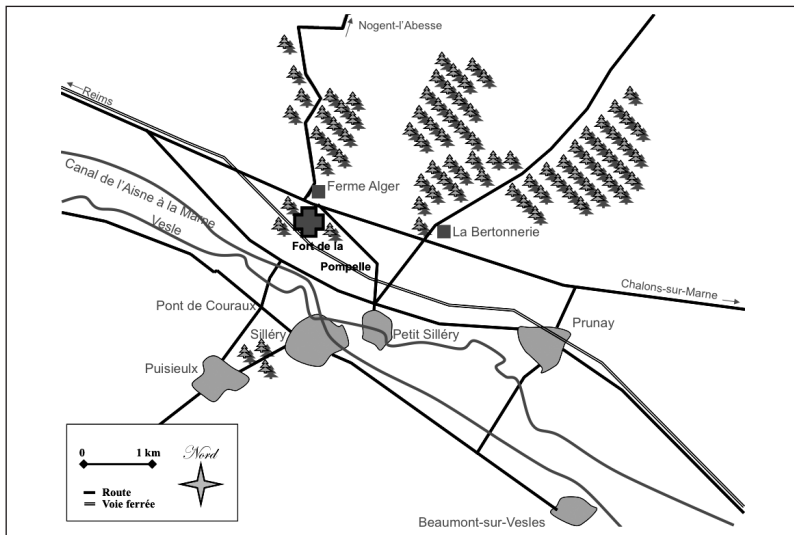


Illustration 3  
 Le théâtre d'opérations du fort de la Pompelle  
 (Source : SHD/DAT : 26 N 636/13, JMO II/47<sup>e</sup> RI)

78. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 13 septembre 1914.

79. *Ibid.* : « Le 47<sup>e</sup> doit franchir le premier la Vesle au pont de Couraux, prendre pied au fort de la Pompelle et couvrir ainsi le débouché du 2<sup>e</sup> régiment qui prendra la tête pour marcher ensuite dans la direction de Nogent l'Abesse... etc. »

80. Il s'agit de deux groupes de l'artillerie du 10<sup>e</sup> corps ; SHD/DAT, 26 N 301/1, JMO 20<sup>e</sup> DI, 13 septembre 1914.

81. *Ibid.*

82. *Ibid.*

Mais ce qui frappe en consultant ces archives près d'un siècle après les faits n'est pas tant la violence du combat que son caractère apparemment soudain, imprévu. En effet, toute la chaîne de commandement semble être surprise par la résistance offerte par un ennemi censément en retraite. Le JMO du 10<sup>e</sup> corps remarque ainsi :

L'attaque du 10<sup>e</sup> CA fut arrêtée presque à son début, l'ennemi ayant cessé son mouvement de retraite et ayant organisé très solidement sa position jalonnée par Cernay-lès-Reims et la lisière sud des bois au nord de Sillery. Cette position est fortement appuyée par l'artillerie, en particulier par l'artillerie lourde, établie dans le massif de Berru-Nogent-l'Abesse<sup>83</sup>.

Même tonalité au niveau divisionnaire dont les archives indiquent que le mouvement a commencé un peu en retard du fait de difficultés dans la transmission des ordres et qu'à peine « les têtes de colonnes ont-elles franchi la Vesle qu'elles sont accueillies par de violents feux d'artillerie et d'infanterie<sup>84</sup> ». Quand au 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie, l'état d'esprit général semble pouvoir être synthétisé par cet extrait du JMO du deuxième bataillon : « Reprise de la marche avec ordre de franchir la Vesles à Sillery. À notre grand étonnement, nous sommes reçus à coups de canon et nous ne pouvons déboucher<sup>85</sup>. » En réalité, seule la 5<sup>e</sup> armée semble avoir une lecture correcte de la situation stratégique<sup>86</sup>. Tout semble indiquer que les échelons subalternes, et donc le 47<sup>e</sup> RI, ne prennent pas réellement la mesure du théâtre d'opérations. Car la Pompelle n'est pas un simple point sur une carte mais un élément d'une ceinture de fortifications entourant Reims, sorte de ligne Maginot de la revanche construite par le général Seré de Rivières au lendemain de la guerre de 1870 qui s'étend de Dunkerque aux Vosges<sup>87</sup> (illustration 4). Or, du fait de l'avancée allemande, cet ensemble de fortifications, qui se voulait initialement être un système de rideaux défensifs protégeant la France de l'agression allemande, se retourne contre ses concepteurs, ce que ne paraissent pas comprendre les hommes du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie, persuadés de la retraite de l'ennemi. Dès lors, l'offensive doit reprendre. Laconique, le journal des marches du 10<sup>e</sup> corps signale qu'« en présence de la résistance opposée par l'ennemi au mouvement offensif, ordre est donné à toutes les troupes de la 5<sup>e</sup> armée de se retrancher sur leurs positions de combat pour reprendre l'attaque le 14 au petit jour<sup>88</sup>. »

83. SHD/DAT, 26 N 133/1, JMO 10<sup>e</sup> Corps, 13 septembre 1914.

84. SHD/DAT, 26 N 301/1, JMO 20<sup>e</sup> DI, 13 septembre 1914.

85. SHD/DAT, 26 N 636/13, JMO II/47<sup>e</sup> RI, 13 septembre 1914.

86. « L'ennemi tient sur la ligne Fort de la Pompelle, hauteur de Berru, Fort de Fresnes, hauteur ouest de Brimont où il paraît fortement organisé » ; SHD/DAT, 26 N 34/1, JMO 5<sup>e</sup> armée, 12 septembre 1914.

87. Sur le système Seré de Rivières, on renverra notamment à Henri ORTHOLAN, *Le général Seré de Rivières, le Vauban de la Revanche*, Paris, Éditions Bernard Giovanangeli, 2003 et, du même, « Le système Séré de Rivières en 1914 », *14/18, le magazine de la Grande Guerre*, n° 17, décembre-janvier 2004, p. 38-45.

88. SHD/DAT, 26 N 133/1, JMO 10<sup>e</sup> Corps, 14 septembre 1914.

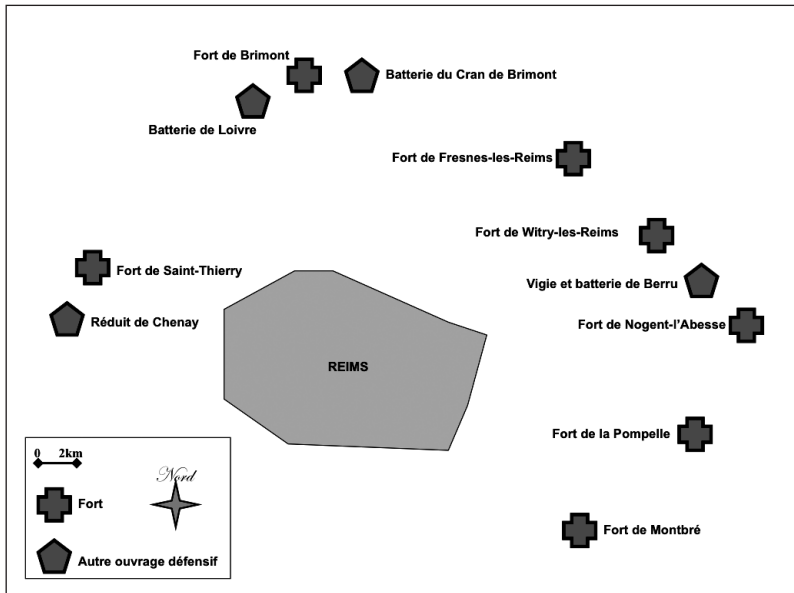


Illustration 4  
Le système Seré de Rivières à Reims

Dès le lever du jour, après «préparation par l'artillerie», la 20<sup>e</sup> division a ordre d'attaquer «très violemment» sur le front fort de la Pompelle-La Berthonnerie<sup>89</sup>. À 4 h 30 du matin, le 2<sup>e</sup> bataillon du 47<sup>e</sup> RI part à l'assaut de l'objectif et s'infiltré, par «petites fractions», sur la rive nord du canal sous un feu «extrêmement violent d'infanterie, de mitrailleuses et d'artillerie<sup>90</sup>». Vers 7 heures, bénéficiant de l'appui d'un canon de 75, il parvient à s'emparer d'une tranchée et continue sa progression<sup>91</sup>, suivi de peu des autres bataillons. En milieu de matinée, malgré des pertes sérieuses<sup>92</sup>, le régiment parvient à se fortifier sur la berge nord du canal, au pied du fort de la Pompelle<sup>93</sup>. L'exploit est de taille puisqu'à la tombée de la nuit, le 47<sup>e</sup> RI est la seule unité de la 20<sup>e</sup> division ayant réussi à franchir le canal de l'Aisne à la Marne<sup>94</sup> (illustration 5, page suivante). Mais ceci ne semble pas convenir au rédacteur

89. SHD/DAT, 26 N 301/1, JMO 20<sup>e</sup> DI, 14 septembre 1914.

90. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 14 septembre 1914.

91. SHD/DAT, 36 N 994/1, JMO 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> groupes (AD 131) du 50<sup>e</sup> RAC, 14 septembre 1914.

92. En l'état actuel de nos connaissances, on dénombre pour le seul 47<sup>e</sup> RI 4 «tués au combat» le 14 septembre 1914 titulaires de la mention «Mort pour la France». Il s'agit des soldats Edouard Datin, Albert Delambily et Jean Louazon appartenant à la 8<sup>e</sup> compagnie ainsi que du soldat Joseph Pitois, de la 5<sup>e</sup> compagnie ; BAVCC/Mémoire des hommes.

93. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 14 septembre 1914.

94. SHD/DAT, 26 N 301/1, JMO 20<sup>e</sup> DI, 14 septembre 1914.

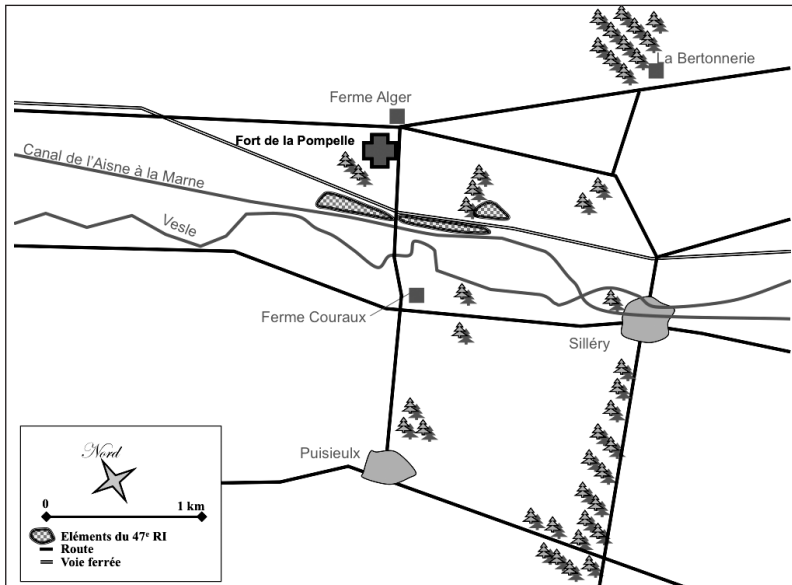


Illustration 5  
Situation du 47<sup>e</sup> RI au soir du 14 septembre 1914

du JMO du deuxième bataillon du 47<sup>e</sup> RI qui écrit : « Le mouvement est exécuté mais on se contente d'avoir pris pied sur la rive nord du canal<sup>95</sup>. »

En raison de l'échec de la veille, les ordres pour le 15 septembre 1914 prescrivent « la continuation de l'offensive »<sup>96</sup>. Peu importe que celle-ci soit immobilisée depuis 24 heures sur un terrain tout à fait défavorable. Le 47<sup>e</sup> RI renouvelle son effort sur la Pompelle : « À 5 h 30 le mouvement est tenté, mais le feu de l'ennemi est très violent et si précis que la progression est impossible. Tout homme qui se montre est aussitôt visé, le plus souvent touché<sup>97</sup>. » La situation devient d'autant plus critique que les éléments situés au nord de la voie ferrée, complètement isolés, ne peuvent plus être ravitaillés<sup>98</sup>. Pourtant, chose à peine pensable, deux sections de la 6<sup>e</sup> compagnie parviennent encore à progresser et gagnent une crête au nord du fort de la Pompelle. Mais, trop avancées, elles gênent le tir de l'artillerie du 10<sup>e</sup> corps sur la ferme Alger et doivent reculer<sup>99</sup>. Ce n'est finalement que le 16 septembre, après une ultime attaque de nuit, à 1 heure du matin<sup>100</sup>, que la situation semble

95. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO II/47<sup>e</sup> RI, 14 septembre 1914.

96. SHD/DAT, 26 N 133/1, JMO 10<sup>e</sup> Corps, 15 septembre 1914.

97. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 15 septembre 1914.

98. *Ibid.*, 15 septembre 1914.

99. *Ibid.*

100. *Ibid.*, 16 septembre 1914.



se modifier puisque les ordres paraissent enfin se conformer à un certain réalisme, même si leur formulation ne peut que laisser particulièrement songeur. Ainsi le général commandant le 10<sup>e</sup> corps d'armée demande à ses subordonnés de « se maintenir énergiquement sur [leur] front et d'y fixer l'ennemi<sup>101</sup> ». Particulièrement symptomatique d'un certain état d'esprit, cette prescription parvenue au niveau régimentaire se transforme en un ordre « d'assurer, quoi qu'il en soit le terrain occupé, tout en gardant une attitude offensive et en tenant constamment l'ennemi sous la menace d'une attaque<sup>102</sup> », ce qui n'empêche nullement quelques fractions du III/47<sup>e</sup> RI de se glisser au nord de la Pompelle et de s'y retrancher<sup>103</sup>. Le 17 septembre, la 40<sup>e</sup> brigade réalise que « l'ennemi s'est décidément reporté au nord de la route, et qu'il a évacué le fort de la Pompelle. Le général commandant la 40<sup>e</sup> brigade prend ses dispositions pour le faire occuper par le 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie<sup>104</sup> ».

Achevé à 18 h 30, ce mouvement a pour effet immédiat de placer le 47<sup>e</sup> RI « en seconde ligne<sup>105</sup> », accalmie que les hommes savent bien n'être que provisoire, comme l'écrit lucidement Louis Leseux dans ses carnets<sup>106</sup>. En effet, dès le lendemain, la 20<sup>e</sup> DI est relevée par la célèbre division marocaine du général Humbert<sup>107</sup>, prélude à une pénible marche vers l'ouest de Reims qui porte le « 47 » dans le secteur de Rosnay<sup>108</sup> : plus de 25 km parcourus alors qu'il fait « salement froid<sup>109</sup> ».

### *Des combats remarquables*

L'assaut du fort de la Pompelle par le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie appelle trois commentaires principaux tant cet épisode de la première guerre mondiale tranche avec les précédents engagements de l'unité. Le premier concerne la liaison infanterie-artillerie qui se réalise parfaitement. On se rappelle qu'au matin du 14 septembre, un canon de 75 vient se poster près du pont du canal, à 500 m des lignes allemandes<sup>110</sup>. En effet, la veille, le général commandant la 40<sup>e</sup> brigade d'infanterie

fait demander au commandement du 2<sup>e</sup> groupe [du 50<sup>e</sup> régiment d'artillerie] de lui envoyer un officier pour se rendre compte de la position des tranchées allemandes situées aux environs du fort de la Pompelle et qui l'empêchent de déboucher. Le capitaine de La Villehuchet, commandant de la 4<sup>e</sup> batterie, demande à y être envoyé. Cet officier reconnaît que, pour battre efficacement

101. SHD/DAT, 26 N 133/1, JMO 10<sup>e</sup> Corps, 16 septembre 1914.

102. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 16 septembre 1914.

103. *Ibid.*

104. SHD/DAT, 26 N 301/1, JMO 20<sup>e</sup> DI, 17 septembre 1914.

105. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 17 septembre 1914.

106. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

107. SHD/DAT, 26 N 301/1, JMO 20<sup>e</sup> DI, 17 septembre 1914.

108. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 18 septembre 1914.

109. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

110. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 14 septembre 1914.

ces tranchées, il faut aller avec une pièce, se mettre en batterie à hauteur même des tirailleurs amis<sup>111</sup>, c'est-à-dire à environ 300 m des tranchées ennemies.

Le capitaine de La Villehuchet emmène une pièce, la met en batterie sous une grêle de balles et d'obus et ouvre le feu à bout portant sur les tranchées situées en avant du fort de la Pompelle<sup>112</sup>.

Le contraste est saisissant avec les batailles précédentes où la liaison infanterie/artillerie est inopérante. Tout se passe comme si ce mois de campagne parvenait à réaliser cette coopération interarmes que des centaines de manœuvres, au cours de la Belle-Époque, n'étaient pas parvenues à mettre en place<sup>113</sup>.

En second lieu, force est de relever l'évolution de la manière dont sont appliqués les ordres, toujours autant teintés par l'offensive, lors de ces combats de la Pompelle. En clair, par rapport à Charleroi et à Audigny où les bataillons sont engagés massivement, les hommes du 47<sup>e</sup> RI paraissent opérer de manière plus diluée au cours de l'assaut contre la Pompelle. Certes, le 13 septembre le 3<sup>e</sup> bataillon du 47<sup>e</sup> RI tente de franchir d'un seul élan le canal de l'Aisne à la Marne et se fait faucher par les feux allemands, calés dans le fort<sup>114</sup>. Mais, le lendemain, si le 2<sup>e</sup> bataillon repart à l'assaut de la Pompelle, il opère cette fois différemment, puisque s'infiltrant par « petites fractions », tactique qui, bien que coûteuse du fait du feu ennemi, se révèle payante puisque le régiment parvient à franchir le canal<sup>115</sup>. Même chose le jour suivant puisque malgré une défense toujours aussi acharnée des Allemands, deux sections de la 6<sup>e</sup> compagnie — soit bien moins de 100 hommes si l'on tient compte des pertes — parviennent encore à progresser et gagnent une crête au nord du fort de la Pompelle<sup>116</sup>. La question est de savoir si cette progression par petites fractions résulte du feu ennemi ou est une réponse à ce dernier. En l'absence d'archives explicites — nous n'avons à notre disposition que les JMO —, le débat demeure ouvert même si une telle évolution a pu être mise en évidence au sein de la 13<sup>e</sup> division d'infanterie, ce qui dans le cas du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie plaiderait pour une adaptation du *modus operandi*<sup>117</sup>.

Le troisième commentaire qu'appellent ces journées du 13 au 17 septembre 1914 concerne la brutalité des combats. L'assaut du fort de la Pompelle par le 47<sup>e</sup> RI paraît en effet caractérisé par une élévation considérable de

111. Il s'agit des hommes du II/47<sup>e</sup> RI.

112. SHD/DAT, 36 N 994/1, JMO 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> groupes (AD 131) du 50<sup>e</sup> RAC, 14 septembre 1914.

113. Nombreux, avant guerre, sont les auteurs qui s'inquiètent des résultats des manœuvres et à souhaiter « augmenter la solidarité des armes ». Pour n'en citer qu'un parmi bien d'autres, Capitaine TANANT, « Les petites unités dans le combat », *Revue du cercle militaire : bulletin des réunions d'officiers des armées de terre et de mer (revue violette)*, 38<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 4, 27 janvier 1906, p. 116-119.

114. SHD/DAT, 26 N 301/1, JMO 20<sup>e</sup> DI, 13 septembre 1914 et SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 13 septembre 1914.

115. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 14 septembre 1914.

116. *Ibid.*, 15 septembre 1914.

117. Michel GOYA, *La chair et l'acier, l'invention de la guerre moderne, 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2004, p. 184-185.

l'intensité de la violence du champ de bataille en comparaison de Guise et Charleroi, deux combats pourtant effroyablement meurtriers. Là encore, le bilan est lourd, ce qui n'a rien d'étonnant compte tenu de la physionomie des engagements. Pour autant, il est sans commune mesure avec les batailles d'août 1914 : 5 tués à l'ennemi le 13 septembre, 4 le lendemain, un supplémentaire le 15 puis deux autres le 16 septembre<sup>118</sup>. Le 13 septembre, la 20<sup>e</sup> division d'infanterie déplore une centaine de blessés par éclats d'obus<sup>119</sup>, situation dont témoignent les brancardiers, submergés par l'afflux constant de victimes<sup>120</sup>. Les pathologies sont multiples et graves. Le plus souvent les soldats souffrent de dilacération et d'abrasion des membres<sup>121</sup> d'autant plus difficiles à soigner que, là aussi, le ravitaillement en matériel médical paraît être défectueux<sup>122</sup>. Ceci sans même évoquer la difficulté de la médecine à appréhender ces blessures d'un genre nouveau, réalité aujourd'hui parfaitement connue par l'historiographie à la suite, entre autres, des travaux de S. Delaporte<sup>123</sup>.

Mais à la violence subie répond comme en écho la violence infligée. On sait en effet que l'action de ce canon de 75, aux ordres du maréchal des logis Cerisier, est dévastatrice, les tranchées étant «immédiatement vidées par les obus<sup>124</sup>». Tournure de phrase elliptique qui laisse pourtant entendre le degré invraisemblable de brutalité de cette phase de combat où l'infanterie ennemie est frappée quasiment à bout portant, avec les dommages que l'on imagine<sup>125</sup>. Pourtant, malgré l'intensité sans précédent de la violence qui caractérise cette phase de combat, c'est paradoxalement son côté doublement disculpateur pour les fantassins qui, aujourd'hui, retient l'attention. Non seulement parce que le 47<sup>e</sup> RI n'est pas celui qui tue — c'est une batterie du 50<sup>e</sup> RAC qui est «à l'œuvre» et on sait que la parcellisation des tâches, pour ne pas dire la taylorisation, est un facteur d'amélioration de l'efficacité meurtrière<sup>126</sup> — mais,

118. BAVCC/Mémoire des hommes. Chiffres au 22 août 2011. Preuve supplémentaire des pertes subies, le journal des marches du 47<sup>e</sup> RI mentionne un renfort de 800 hommes en provenance du dépôt le 18 septembre 1914 ; SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 18 septembre 1914.

119. SHD/DAT, 26 N 301/8, JMO du service de santé de la 20<sup>e</sup> DI, 13 septembre 1914.

120. SHD/DAT, 26 N 301/10, JMO du groupe de brancardiers de la 20<sup>e</sup> DI, 12-19 septembre 1914.

121. SHD/DAT, 26 N 301/8, JMO du service de santé de la 20<sup>e</sup> DI, 14 septembre 1914.

122. *Ibid.*, 15 septembre 1914.

123. Sophie DELAPORTE, *Les médecins dans la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2003 et *Les Gueules cassées, les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Noésis, 2004.

124. SHD/DAT, 36 N 994/1, JMO 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> groupes (AD 131) du 50<sup>e</sup> RAC, 14 septembre 1914 et 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 14 septembre 1914.

125. Sur les blessures des combattants et notamment la volatilisation complète des corps sous l'effet des coups directs de l'artillerie, on renverra à Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Folio, 2003, p. 30-70.

126. Nombreux ont été les auteurs à avoir mis en évidence la parcellisation des actes comme facteur favorisant le meurtre de masse. Parmi eux citons Raul HILBERG, *La destruction des juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, «Folio histoire», 2004. Si l'historiographie de la seconde guerre mondiale, et plus particulièrement celle liée à la répression et aux persécutions nazies, est en pointe sur ce sujet, rappelons qu'Enzo TRAVERSO, *La violence nazie, une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique éditions, 2002, p. 87, intitule le chapitre qu'il consacre à la Grande Guerre dans son ouvrage sur la généalogie de la violence nazie «L'armée fordiste».

de surcroît, techniquement parlant, ce n'est plus l'homme qui tue, à l'instar d'un assaut à la baïonnette ou d'un corps à corps, mais la machine, servie par l'homme. Autant d'éléments qui, on le sait, facilitent le passage à l'acte et la mort de masse.

### Vers une nouvelle culture de guerre ?

L'attaque du fort de la Pompelle marque donc un tournant dans l'histoire du 47<sup>e</sup> RI durant la campagne 1914-1918, que ce soit en termes d'intensité de la violence ou de technique de combat. Il est probable que c'est l'expérience acquise depuis Charleroi qui amène les hommes à progresser dans leur pratique et à réaliser cette fameuse liaison inter-armes que les manœuvres d'avant-guerre ne parvenaient pas à inculquer aux troupes. De même, il est possible que ces trois semaines particulièrement éprouvantes de campagne aient endurci les hommes à un point tel qu'il semble que cela ait pu induire l'emploi de moyens de mort sans cesse plus violents. Il n'en reste pas moins que se pose toujours la question de l'acceptation renouvelée de cette guerre — et de tout ce que les soldats du 47<sup>e</sup> RI savent désormais qu'elle implique<sup>127</sup>. En effet, si l'on peut rendre intelligible l'entrée en guerre des sociétés européennes en août 1914<sup>128</sup>, plus complexe est de saisir « comment cet investissement initial a pu résister au passage de la guerre imaginée à la guerre réelle<sup>129</sup> ». Dans le cas singulier du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie, c'est précisément dans la poursuite du combat après la bataille de la Marne, donc dans cet assaut du fort de la Pompelle, que réside le mystère : comment des hommes exténués par trois batailles, des semaines de retraite, de privation de nourriture et de sommeil et, plus encore, traumatisés par la découverte de la guerre obscène, parviennent-ils malgré tout à poursuivre les combats ?

### *Au-delà de la proportionnalité*

Il est évident que, pour les combattants, la perspective de pouvoir libérer le territoire national doit ici tenir une place centrale. Pour autant, la question

127. Sur ce point, nous nous plaçons dans le sillage de Christophe Prochasson pour qui les combattants ont fait une guerre qu'ils n'ont pas refusée, ce qui laisse très ouvert le répertoire des attitudes possibles, « allant de la résignation désespérée à l'acceptation enchantée » ; de même, il nous semble, à l'exemple de Galit Haddad, pertinent de questionner les « refus du refus » de la guerre. Voir Christophe PROCHASSON, *14-18. Retours d'expériences*, Paris, Tallandier, « Texto », 2008, chap. 5, « Qui ne dit mot consent ? Une approche critique du "consentement patriotique" », p. 128 et Galit HADDAD, « Le refus du refus en 1917. Les non-mutins du 129<sup>e</sup> régiment d'infanterie face aux soldats mutinés », *Histoire@politique*, n° 6, septembre-décembre 2008.

128. Jean-Jacques BECKER, Stéphane AUDOIN-ROUZEAU (dir.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Nanterre, université Paris X, 1990.

129. Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, « Folio », 2003, p. 141.

est sans doute plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord car cet assaut paraît faire fi du principe dit de proportionnalité. Formulé par L.V. Smith, celui-ci stipule que les combattants consentent à l'attaque à partir du moment où, non seulement ils distinguent la possibilité d'une issue favorable à cette offensive mais, de surcroît, ils en perçoivent l'utilité<sup>130</sup>. Or, Julien Loret est à cet égard assez explicite puisque, lorsque se remémorant, certes bien des années après l'Armistice, l'assaut de la Pompelle, il déclare que lui et ses camarades sont alors « sacrifiés<sup>131</sup> », ce qui laisse peu d'illusions quant aux espoirs de la troupe à ce moment de la campagne. Et pourtant, malgré tout, les hommes ont non seulement attaqué mais avancé, certains éléments parvenant même jusqu'au nord du fort<sup>132</sup>.

C'est à ce niveau de la réflexion qu'un détail frappe, tant il revient fréquemment dans les archives, qu'il s'agisse des témoignages des combattants ou du pourtant très aride *Journal des marches du 47<sup>e</sup> RI*. On se rappelle que la journée du 12 septembre 1914 est particulièrement éprouvante puisqu'à la longueur de l'étape (44 km) s'ajoute l'ascension de la montagne de Reims<sup>133</sup>, d'autant plus pénible qu'elle s'effectue sous « une pluie presque continue et froide<sup>134</sup> ». Or, une fois le massif franchi, répétons-le, non sans de grandes difficultés, les hommes du 47<sup>e</sup> RI profitent d'un panorama dont il n'est pas interdit de se demander si ce n'est pas ce qui « dope » les combattants. Ainsi, Louis Leseux indique dans ses carnets que « d'où nous sommes nous apercevons Reims de loin, devant nous. Et le soir, nous voyons des incendies dans cette ville par les Allemands<sup>135</sup> ».

Plus explicite encore, le JMO du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie indique en ce 12 septembre 1914: « Départ d'Épernay à 9 heures. Vers 15 heures le régiment débouche de la forêt de la montagne de Reims à Craon-de-Ludes. La canonnade fait rage, tout autour de Reims dont on aperçoit, dominant la plaine, la majestueuse cathédrale<sup>136</sup>. »

### *Reims sous la menace*

Assurément, la vue de Reims menacée marque les soldats du 47<sup>e</sup> RI, qu'ils soient officiers ou simples « deuxième classe ». Mais, comprendre pourquoi cette vision est si frappante pour ces hommes, demande de se replacer dans l'imaginaire mental de ces combattants. On a en effet longtemps cru qu'en 1914 les hommes parlaient « la fleur au fusil », persuadés de revenir dans leurs foyers pour Noël. Si la thèse de J.-J. Becker a montré

130. Leonard V. SMITH, *Between Mutiny and Obedience...*, *op. cit.*, p. 64.

131. Arch. mun. de Saint-Malo, 21 S, Historique des années de guerre 1914-1918 vécues par Julien Loret dans les 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

132. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 16 septembre 1914.

133. *Ibid.*, 12 septembre 1914.

134. Julien PRIGENT, René RICHARD, « Un brancardier du 47<sup>e</sup> RI... », art. cité, p. 11.

135. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

136. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 12 septembre 1914.

combien la première partie de cette assertion est trompeuse<sup>137</sup>, on a peut-être eu un peu trop tendance à occulter la croyance alors communément partagée en une guerre courte, où d'immenses armées de conscrits et de réservistes rapidement acheminés sur le champ de bataille par les moyens modernes de la route et du chemin de fer s'affronteraient en des mouvements stratégiques aussi vastes que violents. Dans cette optique, la guerre ne pouvait durer, au plus, que quelques semaines, le perdant étant durablement déstabilisé par les pertes effroyables causées par l'armement moderne<sup>138</sup>. C'est donc au travers de cette conviction que les hommes du « 47 » découvrent Reims en ce 12 septembre 1914, vision qui se prolonge les jours suivants puisqu'ils combattent à seulement quelques encâblures de la sous-préfecture de la Marne. Dès lors, tout porte à croire que, plus que la cité champenoise menacée par les Allemands, ils ont entr'aperçu non seulement leur propre défaite, voire leur propre mort du fait de « l'obscénité » de la guerre, mais sans doute et surtout les terribles conséquences d'une défaite de la France et ce que cela impliquerait sur leurs proches et leurs familles, en un mot leur « petite patrie<sup>139</sup> ». Car, contrairement au baptême du feu reçu à Charleroi, ces hommes combattent depuis le 26 août, jour du franchissement de la frontière franco-belge, pour défendre non plus cette idée abstraite qu'est la France mais ce concept beaucoup plus concret qu'est le sol national, élément dont on sait par ailleurs qu'il est source d'une motivation supplémentaire pour les combattants<sup>140</sup>. Or, lorsqu'ils se trouvent au sommet de la montagne de Reims et découvrent les menaces qui pèsent sur le glorieux édifice, les poilus du 47<sup>e</sup> RI sont dans un état psychologique particulier les prédisposant manifestement à une certaine fébrilité. Ils sont exténués par les marches, le manque de sommeil et les lacunes du ravitaillement, sans doute

137. Jean-Jacques BECKER, *1914, comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977. On pourra également consulter Jean-Jacques BECKER, « *La fleur au fusil*: retour sur un mythe », in Christophe PROCHASSON, Anne RASMUSSEN (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 133-147.

138. Jonathan M. HOUSE, « The decisive attack: A new look at French infantry tactics on the eve of World War One », *Military Affairs*, n° 40-4, décembre 1976, p. 164.

139. Une lettre de la correspondance d'Étienne Tanty résume parfaitement cet état d'esprit. « Dans quels sentiments je pars ? Mon Dieu, je crois assez que ce sont ceux des paysans [...]. L'emballement, l'enthousiasme braillard et provocant me manquent absolument, et les idées de revanche, de vengeance, de grandeur nationale sont pour moi toujours fausses et barbares. Mais on nous attaque, les Allemands viennent saccager notre pays, quand ils auront passé la Champagne ils viendront chez nous et ce sont nos familles qui seront leurs victimes. » La commentant, A. Bach indique que « cet extrait de la longue lettre de l'universitaire Étienne Tanty, mobilisé au 129<sup>e</sup> RI du Havre, [...] est un bon résumé de ce que quelques millions de citoyens-soldats ressentent alors plus ou moins confusément, même s'ils n'ont pas le talent de Tanty pour l'exprimer » (André BACH, « Le citoyen-soldat : entre consentement et coercition », in Rémy CAZALS, Emmanuelle PICARD, Denis ROLAND (dir.), *La Grande Guerre, pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 321-322.

140. Jay WINTER, Blaine BAGGET, *14/18, Le grand bouleversement*, Paris, Presses de la Cité, 1997, p. 108.

excités par l'alcool<sup>141</sup>, stressés par les trois batailles livrées par l'unité depuis le 22 août, et, *last but not least*, choqués par la découverte de la réalité des dommages causés par la guerre ainsi que par l'obscénité de la violence du champ de bataille, ces deux derniers points étant immanquablement imputés à l'ennemi. C'est d'ailleurs sans doute pourquoi les hommes du 47<sup>e</sup> RI redoutent — plus ou moins inconsciemment — les conséquences de l'éventualité de leur propre défaite, ce qui, manifestement, paraît décupler leurs forces. Évoquant les « atrocités allemandes » d'août-septembre 1914 à la suite du maître-ouvrage de J. Horne et A. Kramer, C. Prochasson insiste sur les conditions psychologiques particulières de soldats allemands « affolés par la peur, pris de boissons ou ivres de fatigues à la suite de longues marches en territoire hostile », autant de facteurs qui ont, selon lui, « pesé lourd dans les massacres les plus odieux<sup>142</sup> ». Or, force est de constater qu'à la veille de partir à l'assaut de la Pompelle, les hommes du 47<sup>e</sup> RI se trouvent dans un état psychologique analogue, qu'il s'agisse de la peur, de l'ivresse ou de la fatigue, ce qui pourrait expliquer pour partie leur remarquable agressivité au moment de prendre la Pompelle. Dans ce cadre, la cathédrale de Reims — élément ô combien important de « l'identité nationale<sup>143</sup> », notamment pour les monarchistes, mais probablement encore plus bretonne, région catholique s'il en est — joue certainement un rôle déterminant puisqu'elle paraît cristalliser à elle seule les sentiments des combattants, figurant tout à la fois la petite et la grande patrie. Elle semble dès lors constituer un stimulant extrêmement puissant sur des esprits rendus émotionnellement plus fragiles par les épreuves des semaines précédentes.

Non seulement cette dimension nous paraît pour partie pouvoir expliquer l'opiniâtreté des combattants du 47<sup>e</sup> RI lors de l'assaut du fort de la Pompelle — pour partie car un phénomène aussi complexe ne peut se satisfaire d'une explication conjuguée au singulier — mais force est de plus de constater que celle-ci prend un tour nouveau le 19 septembre 1914, alors que l'unité combat désormais à l'ouest de Reims, dans le secteur des marais de Neuf ans<sup>144</sup>. En effet, le journal des marches du 47<sup>e</sup> RI consigne que, ce jour, la troupe « est le témoin attristé et indigné de l'incendie de la cathédrale de Reims sur laquelle les Allemands ont, toute la journée, lancé des bombes igniphores<sup>145</sup> ». On connaît le retentissement phénoménal et international de cet événement qui, largement commenté et utilisé, contribue à faire de Reims « l'un des symboles de la République agressée que défendent ses soldats en armes<sup>146</sup> ».

141. C'est ce que suggère en tout cas le témoignage de Louis Leseux (Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*).

142. Christophe PROCHASSON, 14-18. *Retours d'expériences...*, *op. cit.*, chap. 4 « Sur les "atrocités allemandes" : la guerre comme représentation », p. 102.

143. Jacques LE GOFF, « Reims, ville du sacré », in Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, p. 649-733.

144. SHD/DAT, 26 N 636/6, JMO 47<sup>e</sup> RI, 19 septembre 1914.

145. *Ibid.*

146. François COCHET, 1914/1918, *Rémois en guerre, l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 1.

Nombreux sont en effet ceux qui, à l'instar de la Société nationale des antiquaires de France, dénoncent, le 23 septembre soit quatre jours seulement après les faits, la destruction d'un « glorieux sanctuaire historique, merveille incomparable de l'art français du Moyen Âge », et proclament que « l'univers civilisé a été saisi de stupeur en apprenant ce forfait monstrueux, dont la honte retombera à jamais sur ceux qui l'ont froidement prémédité<sup>147</sup> ». Discours « de l'arrière » émanant de lettrés soucieux de montrer leur patriotisme et leur indéfectible adhésion à l'Union sacrée ? Sans doute, même si on ne peut non plus exclure une part de sincère tristesse chez des gens qui, même s'ils en font commerce, sont aussi des amoureux du patrimoine. Mais ce qui frappe c'est que ce discours, aussi ampoulé soit-il, paraît rencontrer la sensibilité d'un simple brancardier comme Marcel Brégé : « Dans la journée nous voyons le bombardement de Reims et de sa belle cathédrale. Le soir, la cathédrale brûle et tout un quartier de la ville. Dans la nuit, le triste spectacle est d'un effet féérique<sup>148</sup>. » Ou encore Louis Leseux qui écrit ce 19 septembre dans ses carnets que : « Le soir, nous assistons pleins de découragement à la destruction de la cathédrale de Reims, on la voit flamber à 2 kilomètres devant nous. À 6 heures du soir, ce n'était plus qu'un immense brasier<sup>149</sup>. »

### *Un événement*

Curieuse tournure de phrase que celle de Louis Leseux qui semble suggérer une certaine grille de compréhension du conflit, comme si sa guerre à lui consistait à protéger Reims et sa cathédrale des Allemands. Sans pour autant parler de « croisade » ni même de « dimension civilisatrice »<sup>150</sup> — autant de vocables absents des témoignages à notre disposition — force est de constater que ce texte entrouvre une brèche qui permet peut-être non seulement de comprendre pourquoi (pour quoi ?), à ce moment précis du conflit, Louis Leseux et ses compagnons d'armes se battent mais, et même surtout, d'attester d'une entrée dans une certaine « culture de guerre », considérée ici comme une grille d'interprétation du réel par les combattants<sup>151</sup>. Tout se passe en effet comme si les menaces qui pèsent sur Reims puis l'incendie de la cathédrale donnaient un sens supplémentaire, concret car *de visu*, à la guerre, comme si ces événements étaient la porte par laquelle les hommes du 47<sup>e</sup> RI investissent un nouveau schéma d'interprétation du conflit auquel ils participent. Notons d'ailleurs sur ce point que cette « culture » semble

147. « Bombardement de la cathédrale de Reims », Bibliothèque de l'école des Chartres, 1914, t. 75, p. 469-470.

148. Julien PRIGENT, René RICHARD, « Un brancardier du 47<sup>e</sup> RI... », art. cité, p. 11.

149. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

150. Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, *14-18, retrouver la guerre...*, *op. cit.*

151. Dans un entretien daté du 17 octobre 2007, A. Becker — qui est une des fondatrices du concept — déclare que la culture de guerre « peut se définir par la façon dont chacun a alors perçu, intériorisé, réfracté, les nouveautés exceptionnelles de la guerre ». Culture(s) de guerre : entretien avec Annette Becker, <[http://www5.ac-lille.fr/~heg/site\\_academique/index.php?option=com\\_content&view=article&id=284&catid=34&Itemid=44](http://www5.ac-lille.fr/~heg/site_academique/index.php?option=com_content&view=article&id=284&catid=34&Itemid=44)>.



solidement partagée par l'ensemble des combattants de l'unité, du simple brancardier à l'officier du 47<sup>e</sup> RI en charge de la rédaction du JMO, même si, bien entendu, des exceptions peuvent exister<sup>152</sup>. Le carnet de Louis Leseux est à ce titre très intéressant puisque, quelques jours plus tard, alors que le 47<sup>e</sup> RI combat cette fois-ci dans le Pas-de-Calais, le phénomène paraît se renouveler, quasiment à l'identique : « le bombardement d'Arras continue et abat le magnifique beffroi, ce n'est plus qu'une ruine<sup>153</sup> ». Le cas de ce soldat nous paraît ici d'autant plus intéressant qu'il ne semble pas être le seul à raisonner de la sorte. Jeune paysan de Roynac (Drôme), Firmin Deloule est mobilisé avec le 159<sup>e</sup> RI qui ne participe pas à la première bataille de la Marne mais combat dans les Vosges après avoir assuré la garde de la frontière franco-italienne en août 1914. Ce n'est qu'à la fin du mois de septembre qu'il rejoint l'Artois, dans le même secteur que les éléments du 10<sup>e</sup> corps puisqu'il voisine avec le 70<sup>e</sup> de Vitre<sup>154</sup>. Comme tant d'autres combattants, Firmin Deloule prend quelques notes tout au long du conflit qu'il recopie au propre sur un carnet, une fois la guerre finie. Or celles concernant le bombardement d'Arras recourent étrangement le carnet de Louis Leseux, comme si tous deux partageaient une même grille de compréhension du conflit en cours :

Le bombardement de la ville commença vers onze heures et dura trois jours, les six, sept, et huit [octobre 1914]. La cathédrale et une partie de la ville, entre autres le magnifique hôtel de ville et son beffroi, dont j'avais admiré la beauté à Arras, ne sont maintenant que des monceaux de ruines<sup>155</sup>.

\*        \*

\*

Si les longues marches peuvent évoquer des pratiques militaires antérieures (on pense aux grognards napoléoniens), si l'exode des populations civiles trouve son origine dans une peur née de 1870<sup>156</sup>, si la retraite évoque assurément « l'année terrible », en revanche, rien ne raccroche le bombardement de Reims et l'incendie de sa cathédrale à une expérience passée.

152. Nombreux ont été les auteurs à critiquer le fait que l'expression « culture de guerre » se conjugue au singulier, gommant ainsi l'écart qui peut exister entre les représentations, suivant que l'on considère un simple ouvrier ou un paysan et un professeur agrégé ; Nicolas OFFENSTADT, Philippe OLIVERA, Emmanuelle PICARD, Frédéric ROUSSEAU, « À propos d'une notion récente : la "culture de guerre" », in Frédéric ROUSSEAU (dir.), *Guerres, paix et société, 1911-1946*, Neuilly, Atlande, 2004, p. 667-674.

153. Carnet de guerre de Louis Leseux, *op. cit.*

154. SHD/DAT, 26 N 701/1, JMO 159<sup>e</sup> RI, 1<sup>er</sup> août-1<sup>er</sup> octobre 1914.

155. Firmin DELOULE, *Mémoires de guerre 1914-1918*, Valence, Commission départementale d'information historique pour la paix de la Drôme, 2000, p. 32.

156. John HORNE, Allan KRAMER, *Les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005.

Or, c'est précisément parce que ce fait constitue une nouveauté historique — autrement dit un événement au sens propre du terme — qu'il semble être une des bases sur laquelle se construit un nouveau système de représentation et de compréhension du conflit en cours. En d'autres termes, si les combattants du 47<sup>e</sup> RI vivent le mois d'août 1914 au travers une sorte de « protoculture de guerre » caractérisée par une forte prégnance du souvenir de 1870<sup>157</sup>, à partir de la mi-septembre 1914, et sans doute au moment de l'assaut du fort de la Pompelle, ceux-ci paraissent investir pleinement une autre culture de guerre, celle de 1914-1918, née précisément des nouveautés historiques rencontrées à cette période. À ce titre, l'incendie de la cathédrale de Reims semble être pour ces hommes un fait tellement marquant qu'il intègre instantanément le corpus des représentations mentales formant « un véritable système donnant à la guerre sa signification particulière<sup>158</sup> ». Gageons en outre que cette culture, à la lumière de l'exemple particulier du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie, est à la fois le moyen d'une certaine compréhension du conflit en cours et, en même temps, parce qu'elle donne du sens à des événements qui pourraient paraître en être dénués, la source d'une motivation supplémentaire<sup>159</sup>, au-delà de la fatigue, de la peur, et de la mort obscène. En cela, elle est certainement l'une des clefs du renouvellement du consentement à ce même conflit, mais aussi l'un des facteurs de sa brutalisation<sup>160</sup>.

Erwan LE GALL

---

157. Sur cette question on se permettra de renvoyer à Erwan LE GALL, « La prégnance du souvenir de 1870 dans l'entrée en guerre en 1914 : l'exemple du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie », Actes de la journée d'études sur la guerre 1870-1871 tenue le 5 novembre 2011 à Beauvais, à paraître.

158. Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, *14-18, retrouver la guerre...*, op.cit., p. 145.

159. J.-J. Becker a bien montré dans sa thèse que si la guerre est résolument acceptée lors de la mobilisation, c'est parce qu'elle est perçue comme « juste » (Jean-Jacques BECKER, *1914, comment les français sont entrés dans la guerre*, op. cit.).

160. George L.MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.